

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 AOUT 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Quelques notes, par A. Pelletier.—Au fond de l'âme, par Aimé Patrie.—Nos gravures.—L'amour de la France en Acadie, par P. Poirier.—Poésie : L'été, par C. Vautel.—Souvenirs de Rome, par L. des Carries.—Les légendes de nos ancêtres, par H. LaRue.—L'ordre des êtres, par J. Verner.—Poésie : Une page du Canada, par A.-P. Dufourd.—Le général de Négrier.—La salle des fêtes de l'Expositio, par R. Hémond.—Rémémorance, par Eglantine.—Bibliographie.—Sur les roses.—Les contes de nos pères, par Arbasan.—La mode.—Mondanités.—Renseignements divers.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.

GRAVURES.—Beaux-Arts : La Charité.—Portraits : M. le juge de Montigny ; L'hon. sénateur Belle-rose ; le général de Négrier ; Joseph Kelly.—Dernier écho des courses internationales de bicyclettes, à Montréal.—La salle des fêtes à l'Exposition de 1900.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## QUELQUES NOTES

Dame Vacances, chaque année, nous arrive souriante et joyeuse, parée des plus belles fleurs et captivante on ne peut plus. Un doux zéphyr la précède. Elle gazouille, fait des cajoleries et jette ses ceillades de tous côtés. Chacun—ou à peu près—est pris.

Pour les plus froids, elle a des pauses langoureuses, de l'éloquence dans le geste, des sourires de clair de lune, et, au coin de sa prune, une perle glisse doucement, attendrissante, invincible.

Il faut donc partir, suivre la brise et la Dame qui, alors, ralentissant sa course, captive les cœurs—jeunes et vieux, tous jouissent de ses enlacements, de ses baisers.

Les gens de la campagne profitent des vacances comme le poisson de l'onde caressante, si pleine de vie. Ils ont la sécurité, la quiétude dans un bonheur si naturel et certain, que l'idée même de sa fuite effleure à peine leur esprit. Mais pour nous, citadins, c'est différent. Nous sommes à la campagne ces malades qui, après plusieurs mois passés à la maison, respirent à longs traits l'air pur du dehors. Nous sommes ces pauvres qui tombent tout à coup dans l'abondance. Nous nous hâtons de jour de crainte que toutes ces douceurs longtemps attendues ne disparaissent aussitôt. Enfin, j'ose le dire, nous sommes de grands enfants.

Je vous écris de la campagne, lecteurs, à vous surtout, chères lectrices.

Dites donc, ne changeriez-vous pas vos courses dans les rues de la ville pour... Mais non, tiens, venez, la campagne est vaste, l'air si bon et l'onde, oh ! combien chantante et prodigue de charmes berceurs ; et puis encore tant et tant de bonnes choses que je vous souhaite.

Si vous le voulez, nous nous perdrons ensemble, sans but, sous bois, dans les prés, un peu partout.

C'est le matin.

Le coq en est au plus pathétique de son chant. Jack et Minette se poursuivent dans la rosée. La grosse chatte jaune s'amuse avec un oiselet mort. Quelques poulets cherchent leur nourriture en grattant le sable. Le maître de la ferme fait son *train* et parle à ses animaux comme s'ils pouvaient le comprendre et lui répondre. Ne le comprennent-ils pas ? Il attend leur réponse, reprend son discours comme il ferait avec ses meilleurs amis. Au milieu de la galerie, sur une chaise basse, une malade se berce à petits coups. A la maison une jeune fille prépare le repas du matin.

Assis sur le pas de la porte, je fume lentement et laisse vaguer ma rêverie.

Avec les bruits qui augmentent, je crois entendre la marche du soleil. Un vent parfumé court dans ma chevelure. La bonne senteur des "grillades au lard" vient exciter mon appétit. J'entends le pas rapide de ma jeune amie. Elle va du poêle à la table, à l'armoire, à la laiterie. Elle se presse ; je la suis du regard. Elle me sourit quand elle n'a pas le temps de m'adresser quelques paroles de sa voix qui chante. Gracieuse de forme, elle est élégante de manières. Sa lèvre est de rose et son œil, tour à tour vif ou calme, dit des choses que la langue ignore.

Bref, je voudrais être artiste pour la croquer.

\* \*

Le jour fuit. C'est l'heure de la promenade.

Je pars avec mon ami. Nous suivons paresseusement le cours d'une petite rivière comme on en voit dans les bois : onde tranquille, bleue, serpentante. Nous allons d'une roche à l'autre, laissant un point d'ombre pour un rayon de lumière. Nous lisons. Nous causons en écoutant le murmure du courant sur les cailloux.

Mon ami, dont l'âme est faite de poésie et de rêve, pense tout haut. Je suis avec intérêt ses descriptions un peu enthousiastes et si agréables.

D'ailleurs, la réalité nous subjugué, ici.

Le ciel semble avoir débordé sur la terre et nous en profitons bien.

C'est l'abondance ; nous le savons. Pourquoi n'en pas jouir ? C'est le bonheur ; nous saisissons avec fièvre le coin de son aile vaporeuse. Qui nous en blâmera ? Nous avons vingt ans ! Cela ne suffit-il pas pour attirer l'indulgence de ceux qui seraient tentés de sourire de pitié à nos joies ? Oh ! je vous en supplie, n'en riez pas,—il fait si bon se croire heureux ne fût-ce qu'un instant—surtout, ne nous le dites pas, vous dont l'âme est déçue peut-être par les ans. Laissez-nous nos illusions—c'est si peu—revenez aux jours d'antan et chantez la nature et celui qui l'a donnée si belle. Vibrez avec nous, vous dont le cœur bat à l'unisson du nôtre, amis inconnus, et vous aussi jeunes filles, sensibles de chair, roses épanouies aux chaudes caresses de l'affection, vous dont l'âme s'envole bien loin, le soir, quand tout dort à vos côtés, quand la lune glisse silencieusement dans les nuages de neige.

\* \*

C'est le crépuscule.

Les montagnes, là-bas, sont inondées par les vagues d'or du couchant. L'œil, ébloui de ce spectacle, se repose à la vue des beaux paysages du ciel. On y voit des fleuves, des bocages, des plaines immenses, des vallons, des ruisseaux d'argent ; et combien d'autres beautés encore !

A la ferme, tout repose, ou à peu près.

Dans le champ voisin, les vaches ruminent et beau-

glent en attendant les fermières qui, une à une, arrivent avec leur seau au lait.

Nous partons, ma jeune amie et moi.

La chaudière brillante de propreté se balance et crie dans nos mains. L'herbe se courbe sous nos pas. L'odeur du foin nous enivre. Un grillon nous arrête ; une fleur nous occupe. Nous effeuillons une marguerite. Le chant d'un fermier en retard vient jusqu'à nous, et le bruit des instruments agricoles se perd dans les blés mûrs.

Partout la grande voix de la nature et ses silences pleins de majesté !

\* \*

J'aime à revoir, par le cœur, tous ces lieux où j'ai vécu des heures si douces !

Jamais je ne les oublierai.

Je me souviens de ces causeries, le soir, près du pont où l'eau tombait et chantait son beau refrain mystérieux. Je me souviens de ces promenades à deux, au clair de la lune, sous les regards des étoiles. Je me rappelle le cours de la rivière, le sentier qui nous y mène, le grand orme au milieu du champ... Je revois tout dans les moindres détails, et je suis heureux de me souvenir.

Et je pense à vous qui m'avez laissé lire dans vos âmes et m'avez donné l'illusion du bonheur en me donnant votre franche amitié, à toi, Georges, à vous Clérinda.

*Antonio Pelletier*

## AU FOND DE L'ÂME

Amour, honneur, dévouement... Trois grands mots que beaucoup de gens répètent sans en comprendre le sens, et seulement par une habitude de faire chorus aux chants de ceux, mieux doués, qui ont le bonheur d'apprécier ces biens inestimables, ces sublimes vertus ; tel on voit, quelquefois, un artiste de troisième ordre dire, dans une langue qu'il ne comprend pas, la romance à la mode dont on lui a appris la musique des mots sans lui en traduire le sens.

Ils ont entendu des personnes, devant qui l'on s'incline, exalter ces choses, ils emboîtent le pas et font grand bruit de sentiments dont ils n'ont, au fond de l'âme, aucun vestige ; une abondance de paroles aux lèvres, mais le vide au cœur.

L'éclat de leurs discours emplît l'espace, et l'illusion que l'on conçoit de la délicatesse de leurs pensées voile souvent des fanges, telles ces végétations perfides croissant sur les abîmes, et dont les ramures, enlacées à la surface, cachent de hideuses profondeurs, que jamais nul soleil n'échauffe de ses feux salutaires.

Il faut admirer de loin, sans chercher à pénétrer les mystères abrités sous ces trompeurs dehors ; sitôt que l'on tente de scruter au delà du radeau verdoyant, on constate qu'il ne recouvrerait que des escarpements boueux ; si l'on ose soulever le masque de l'hypocrite, on reste épouvanté des horreurs qu'il abrite et avec l'immense dégoût que l'on sent subitement surgir en soi et se développer d'un coup, on éprouve, à part le désappointement inévitable et toujours douloureux, une vague sensation de honte, à la pensée qu'on ait pu égarer quelquefois une aveugle confiance sur un être indigne.

*Aimé Patrie*

La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.—SAINT AUGUSTIN.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.—BOSSUET.